

« Toutes ces roches, dit M. Velain, battues par les eaux du littoral, soumises aux alternatives fréquentes d'humidité et de sécheresse à cause des embruns se décomposent assez rapidement (l'état de leur surface le prouve) et contribuent certainement à la formation des sables ferrugineux ; mais ces érosions sont loin de suffire pour en expliquer l'énorme accumulation.

« Il faut alors en chercher l'origine dans les apports incessamment fournis à la mer par les torrents qui sillonnent et corrodent de ce côté les pentes abruptes de l'île, et qui déjà dans leurs cours précipités singulièrement ce travail de trituration et de désagrégation des roches.

« Parmi ces cours d'eau, le plus important est celui qui, sous le nom de Rivière Saint-Etienne, débite toutes les eaux du cirque de Cilaos par le bras de ce nom, toutes celles de l'Entre-Deux par le bras de la Plaine et la majeure partie de celle de la Plaine des Cafres par le bras de Ponteau. C'est, sans contredit, celui qui joue le rôle principal dans les actions dont je veux parler ; le nombre des matériaux qu'il accumule à son embouchure sur une étendue de plusieurs hectares et qu'il entraîne ensuite à la mer à chaque crue nouvelle est véritablement prodigieux.

« L'entrepris de remonter au travers de ses gorges profondes et encaissées pour atteindre le plateau de Cilaos (1114 mètres), et de traverser ensuite la chaîne des Salazes (2145 mètres) pour descendre dans la rivière des Galets où se trouvaient à Mafatte, des sources sulfureuses que je devais examiner.

« Pour se rendre à Cilaos, il faut suivre constamment le lit de la rivière, entre les parois de remparts qui s'élèvent jusqu'à une hauteur considérable au-dessus du lit actuel du torrent.

« En face de Fillette des Aloès, sur la rive gauche, les alluvions anciennes, épaisses de plus de 100 mètres, semblent elles-mêmes recouvertes par de grandes couches basaltiques grisâtres (1), plus haut elles diminuent rapidement et se réduisent à quelques mètres d'épaisseur ; puis à la descente vers le piton Robert (402 mètres), elles viennent butter contre des masses imposantes d'un basalte noir riche en olivine et ne se montrent plus au-delà.

« Cette nouvelle roche repose sur des basaltes amygdaloïdes très remarquables, qui semblent alors jouer un rôle important dans l'intérieur du cirque de Cilaos, car on les suit ensuite presque sans interruption, depuis le Pavillon jusqu'aux cascades de la Plateforme (Bras de Benjoin).

« Ces basaltes amygdaloïdes se désagrègent avec une extrême facilité, et le torrent les entraîne profondément ; ils doivent contribuer par une large part à la formation des sables ferrugineux. »

(1) M. Velain n'a pas franchi la rivière, pour s'en assurer, mais il n'y a là qu'un amas considérable de tuf, et nous avons à le déplorer car nous n'avons pas dans l'ouvrage de M. Velain une analyse quelconque de ces couches volcaniques.

ELOGE

DE

Roland GARROS

Aviateur-militaire

PAR

M. GUIGNARD

Monsieur le Gouverneur,

Mesdames Messieurs,

Il y a des hommes qui semblent nés pour l'héroïsme et pour la gloire. Cristallisant en eux, les vertus de la race et de la famille que font épanouir leurs propres dons, ils éclatent soudain et rayonnent en hauts faits dont le merveilleux éblouit. Admirez, idolâtrés des foules, s'ils sont de plus sacrés par le malheur, les voilà légendaires.

Tel est notre Garros, que son prénom de Roland prédestinait à être un héros et que ses prouesses extraordinaires connues de tous, mettent au dessus de tous les éloges. Comment profane, oserais-je vous parler d'un pareil homme si je n'étais sûr, par avance, de toute votre bienveillance habituelle, et d'une plus grande encore.

Naissance et enfance de Garros

Oui, la légende s'est déjà emparée de Garros, puisque, comme pour le vieil Homère, on se dispute le lieu de son origine. Et pourtant, il est bien né ici, le 6 octobre 1888, dans cette ville qui a sa rue et qui aura sa statue. Ajouterai-je, en face de son portrait, qu'il est bien à nous, par cette délicatesse de structure qui revêt de grâce une énergie souveraine, par ce regard droit, profond avec des reflets d'azur : par sa sensibilité féminine qui n'avait préféré être un enchanteur des oreilles, s'il n'avait préféré être un enchanteur des imaginations et le roi des airs ?

Il est vrai qu'il ne vécut chez nous que les années de son enfance, ces années si décisives pour les grands hommes, le temps de respirer l'arôme natal, de rêver, en s'imprégnant la prunelle et l'âme de ces formes idéales des êtres et des choses si bien senties par notre Président Hermann et que le talent délicat de M. Foucque va évoquer et faire revivre devant vous, idéalement.

Il nous quitta de bonne heure pour une terre de prodiges pour l'Indochine, ce pays aux merveilles colossales, aux vastes horizons, au soleil éblouissant. Là, sous la meilleure des disciplines, celle de l'exemple, il commença cette double culture du corps et de l'âme, qui, heureusement développée, fait la perfection et la splendeur de la vie humaine supérieure, par l'harmonie de la pensée et de l'action. Il la continua à Paris au collège Stanislas, Stanislas, Mesdames et Messieurs, le collège de Guynemer, de cet As des As que nous pleurons naguère, de Guynemer, qui remplaça Garros, lorsque Garros fut fait prisonnier et que Garros remplace maintenant que les ailes brisées de Guynemer reposent immortelles sous la coupole d'or du Panthéon... Heureuse France, qui, « dans ce jeu terrible de la guerre a toujours les mains pleines d'as ! »

Adolescence

Le tour de Garros viendra. En attendant, le passage des feux du Mékong aux brouillards de la Seine a altéré sa santé. Pour la rétablir, on l'a envoyé dans le Midi, sur la côte d'azur. Là il se livre, avec toute l'ardeur de son âge à tous les sports, et particulièrement à la bicyclette, la *petite reine* d'alors. C'est elle qui lui donna sa première royauté, elle qui commença de lui révéler sa vocation : cet amour du danger, cette passion de

la vitesse, de l'espace, de l'infini qui firent sa première gloire. Et voici comment. Il y a, sur la route de la grande corniche qui mène à Nice, un passage d'une pente vertigineuse. Arrivé à cet endroit, Garros enlevait de sa bécane et le frein et la chaîne et filait à toute allure. De là son surnom de « Casse-cou ». Ce sont ces casse-cou là qui finissent rois de la terre ou du ciel : témoin Mazeppa sur son cheval sauvage ; témoin Garros sur sa bicyclette éfrénée.

De retour à Paris, Garros termina très brillamment ses études ; baccalauréat avec mention, championnat cycliste scolaire de France, puis diplôme des hautes études commerciales, baccalauréat en droit, sans parler de ses succès en musique. Il possède amplement tout ce qu'il faut pour bien débiter dans la vie.

Mais sa voie n'est pas sur la terre où l'on roule, où l'on rampe, gêné par la poussière et les barrières administratives et politiques. Elle est plus haut, dans l'air, où l'on glisse sans entraves ni limites : C'est dans les nuages qu'il veut faire son chemin comme les plus hardis de sa génération qui tous demandent « des ailes, des ailes ! »

L'aviation

À cette époque, en effet, la route des airs passionne, fascine, fait tourner toutes les têtes même celles des femmes. Une science vient de l'ouvrir avec des perspectives illimitées et de faire, chose paradoxale ! de celui qui, depuis plus de cent ans, était l'esclave de l'air, par le *plus léger* que l'air (le ballon) le maître de l'air par le *plus lourd* que l'air (l'aéroplane). Du coup était réalisé le rêve de toujours de l'humanité : voler dans l'espace. Avec un morceau d'acier, (moteur d'automobile et hélice de navire) quelques mètres de toile et du bois, cette science a construit une machine qui enlève l'homme dans les airs et lui permet de planer comme l'oiseau. Quand Garros vit cet homme volant, il reçut le coup de foudre du Corrège, en face du tableau de Raphaël : la révélation de sa vraie vocation ; il sentit, sinon qu'il lui poussait des ailes, du moins qu'il était né aviateur, qu'il avait le sens du vol, ce qu'il appelle le sixième sens, première condition pour voler et bien voler. Quant aux autres qualités ; courage, sang-froid, maîtrise de soi, insouciance du danger, rapidité de la pensée, son cerveau et son cœur en répondent.

Jeunesse virile : Premier vol.

Mais le métier, comment l'apprendre sans école, sans maître, sans appareil, ce métier où l'on frôle la mort à chaque coup d'aile ? Il l'apprendra de lui-même, tout seul. « Tout seul » sera sa devise. Au besoin, il construira lui-même son appareil.

Dès qu'il se juge assez formé, il fait sa première sortie, en 1910, à Issy les Moulineaux sur un aéroplane acheté de ses économies d'étudiant, pas grand, vous l'imaginez, mais élégant, joli, délicat, un amour d'aéroplane... une Demoiselle, quoi ?

Oui, une « Demoiselle Santos Dumont ». Il en est tout fier et s'en promet des merveilles. Mais son coup d'essai, son baptême de l'air, ne fut pas un coup de maître. Lui-même l'a raconté avec autant d'esprit que de modestie.

« Je monte dans mon appareil, je me ficelle avec des courroies ; et pendant 20 minutes mon mécanicien tourne l'hélice, sans pouvoir mettre le moteur en marche. Mon rêve commençait à devenir un cauchemar et l'énerverment a remplacé mon bel enthousiasme. Soudain, alors que tout le monde commençait à désespérer, au point que la foule formait un cercle compact autour de moi, le moteur consent à partir. Je ne regarde pas, je fonce tête baissée, démarrant à 75 kilomètres à l'heure. J'avais à peine parcouru 30 mètres, quand un immense biplan conduit par Maurice Clément venait atterrir. Absorbé par mon travail et me demandant comment j'allais faire pour m'élever, je ne l'avais pas vu. Je ne pus l'éviter, il coupa mon appareil en deux, en faisant un monceau d'allumettes. Par miracle je ne fus pas blessé. Ainsi se termina ma première sortie.

« Tout mon échafaudage de châteaux en Espagne et d'espérances, tout mon rêve était effondré. Triste crépuscule d'une si belle aurore ».

À sa deuxième sortie, il casse une roue du nouvel appareil que lui avait donné Maurice Clément. « Ce début m'avait servi d'aiguillon », conclut-il. « Je reprenais toute MON ENERGIE, je m'entretenais avec ENTHOUSIASME et à la douzième sortie (2 et 4 minutes) je parlais en exhibition ».

Exhibitions en province

Après avoir ainsi essayé ses ailes à Paris, Garros va les développer en province et avec une rare application. Il se fait mécanicien pour mieux connaître sa machine ; pour se rompre à ses finesses, en même temps qu'aux traîtrises de l'air, il ne cesse de s'entraîner par de nombreux petits vols. Et moi-même durant, il évolue autour de la Rance, entre Dinard et St-Malo.

En Amérique (Etats-Unis)

Puis, à la fin de 1910, muni de son brevet de pilote, il part pour l'Amérique du Nord, le pays de ses qualités, des initiatives hardies, des volontés intrépides, des risque-tout... l'Amérique, le pays aussi des bons juges en matière de mérite personnel et de bonnes causes : ce qui explique pourquoi les Etats-Unis ayant jugé la cause de la France et des Alliés la plus juste, ont pris parti pour nous, et sont venus assurer la victoire du Droit par l'appui de leur gigantesque effort.

Du reste, n'est-ce pas un Américain W. Wright qui, des premiers, le 21 Septembre 1908, émerveilla les Français en rivalisant d'agilité et de légèreté avec les oiseaux pendant un vol de 90 minutes ?

Avec Garros, c'est la France qui vient, à son tour, émerveiller les Américains par les prodiges d'une science qui lui doit ses plus étonnants progrès. Vous connaissez l'enthousiasme des Américains pour tout ce qui vient de France. Leur insatiable curiosité ne laisse à Garros aucun repos. A toute heure, en tout temps, par tous les terrains, il lui faut s'envoler... Bref, ses ailes devinrent aussi célèbres que le gosier... pardon, la voix d'or de Sarah Bernhardt. Il poussa jusqu'au Mexique. Là ses spirales, ses chûtes, ses virages, ses loopings, ses renversements sont si renversants et si effrayants, que les Mexicains le surnomment « le pilote qui défie la mort ».

Les grandes courses de capitale à capitale. L'Eternel Deuxième

Garros revient d'Amérique « aviateur consommé et technicien accompli », apte à toutes les épreuves qui se préparent pour 1911, la Grande année de l'aviation. En cette année

les peuples attendaient, non pas comme en 1811, la naissance du fils d'un despote, mais le nouvel essor de l'oiseau de France, c'est-à-dire les résultats pratiques de ce nouveau mode de locomotion qui avait exalté tant d'espérances. Alors s'organisent des courses de ville à ville, de capitale à capitale. Garros se fait inscrire concurrent à toutes ; mais il n'est pas dans les meilleures conditions pour réussir, au contraire. Il n'a jamais survolé la campagne, il ne sait pas « se réperer en essence » ; il est plus ou moins malade.

Aussi est-il classé *deuxième* dans la course Paris-Madrid, par panne d'essence ! *deuxième*, dans la course de Paris-Rome, par panne de moteur ; *deuxième* sur plus de cinquante concurrents dans le Circuit Européen — Paris-Londres — par panne de santé, il se tient à peine debout au départ ! De là le surnom d'Eternel Deuxième qu'on lui donne assez malicieusement dans le monde du sport.

Triomphe à Rome

Mais certaines défaites valent des victoires. Garros est reçu dans les capitales comme un triomphateur. Assistons à son arrivée à Rome. La course de Paris Rome, ces deux métropoles fameuses entre toutes, et à travers les plus beaux pays, dut particulièrement séduire son imagination d'artiste et de lettré, comme elle séduit les vôtres, Mesdames et Messieurs, par la richesse, la grandeur et la poésie des souvenirs, surtout s'il vous plaît de la couronner par cette bénédiction du Pape qui a le malheur de ne pas être historique.

La veille, Garros n'avait pas pu achever l'épreuve, arriver à Rome ; mais il était le grand favori, considéré comme le gagnant certain. Le lendemain de sa panne, son départ de Pise est annoncé à Rome par trois coups de canon. Une foule immense, comme jadis celle des grands jeux romains, l'attend à l'Aérodrome, les yeux tournés vers le Nord-Ouest. Un point noir apparaît au fond du ciel radieux, la forme se précise ; c'est l'oiseau de France, l'oiseau mécanique de Garros. Il s'avance, les ailes dorées par le soleil, il plane majestueusement sur le Forum, le Colisée et Saint-Pierre. Dans une descente magistrale, « il s'abaisse sur le Tibre, fond vers les marques d'atterrissage et s'y pose doucement... » (*Revue de Paris*).

La foule d'abord sidérée, éclate en applaudissements, en vivats, Garros descend, alerte ; les acclamations redoublent. Il est vivement félicité par les ministres, par l'ambassadeur de France, chaleureusement embrassé par son heureux rival, Beaumont, le vainqueur de la veille.

Les applaudissements recommencent aussi vifs, plus nourris, quand il paraît à la tribune royale. Ils deviennent frénétiques, délirants, quand les deux aviateurs se tiennent par la taille dans cette tribune : l'enthousiasme est indescriptible.

Prenons notre part de ces ovations, Mesdames et Messieurs. Soyons fiers de ce message envoyé par la Ville-Lumière à la Ville-Eternelle. Soyons fiers et joyeux d'entendre répéter par les échos des Sept Collines : « Viva Garros, viva la Francia ! » Félicitons les Italiens d'avoir si bien reconnu à travers le fuselage et les ailes du missionnaire céleste la devise de la France : « Je suis né pour aimer et non pour haïr. » Soyons reconnaissants à l'Italie d'y avoir si bien répondu en août 1914 et avril 1915. Et nous aussi crions : « Vive l'Italie, Vive la France, Vive Garros ! »

L'éternel premier

L'Eternel Deuxième va devenir l'Eternel Premier.

Sa revanche arrive avec l'année 1912, éclatante, fatale ; car ses progrès sont dus non au hasard, mais à l'expérience, à l'étude, à la méthode scientifique, son guide. Garros revient de l'Amérique du Sud plus que jamais en pleine possession de tous ses moyens. Il connaît si intimement sa machine volante qu'il la fait agir à son gré ; elle semble le prolongement de lui-même, de ses organes, il la sent respirer, vivre ; il sait où elle souffre : tant il l'aime. C'est vous dire avec quelle perfection il en joue, comme telle de nos virtuoses du violon, du piano ou de la voix.

Bien plus, l'atmosphère même semble lui obéir : il commande à la tempête... vous allez en juger.

Circuit d'Anjou : Dans la tempête

Il s'est inscrit concurrent à la Course du Circuit d'Anjou. Le jour de la lutte, le temps est littéralement épouvantable : orage, pluie, brouillard, vent de 20 mètres à la seconde ;

tout le tremblement de l'air ; la conjuration des plus dangereux ennemis des aviateurs. Aussi des dix maîtres qui sont venus là pour concourir, pas un ne bouge. Le moteur seul de Garros ronfle, son « Blériot » de 50 chevaux seul se met en mouvement, seul Garros avec le même visage que la veille, monte en sa machine, seul à l'heure marquée, 9 heures 1 minute, il démarre avec une vitesse de combat. Spectacle émouvant, tragique que cette lutte d'un homme seul contre les éléments déchainés, contre ces rafales dont une seule suffirait pour retourner sa machine comme un fétu et l'écraser sur le sol, et c'est ce qui est arrivé l'année précédente à Béthény !

L'appareil se cabre, roule, tangue comme nu par un violent remous. Mais bientôt ses mouvements désordonnés cessent, il se calme comme s'il sentait la fermeté et l'habileté de la main qui le gouverne, il s'élève vers les régions calmes et disparaît dans les nuages.

Suivons Garros à l'étape d'Angoulême. Il va se délasser de la bataille contre les éléments : devinez de quelle manière ? en jouant divinement — disent les auditeurs — la « Pastorale » de Beethoven sur un vieux piano d'hôtel. Vous pouvez vous imaginer comme il est fêté à son retour. Ses rivaux proclament sa supériorité de courage, de science et d'adresse. Ils le félicitent d'avoir prouvé que l'aéroplane peut sortir par tous les temps. Grand et décisif succès pour l'aéroplane,

Les airs, aussi, s'ils pouvaient parler, reconnaîtraient en Garros leur maître, leur vrai conquérant. Et les oiseaux, de même, tel cet albatros de Leconte de Lisle,

Qui seul, roi de l'espace et des mers sans rivages,
Vole contre l'assaut des rafales sauvages,
D'un trait puissant et dur, sans hâte ni retard
L'œil dardé par delà le livide brouillard,
De ses ailes de fer rigidement tendues,
Il fend le tourbillon des rauques étendues
Et, tranquille au milieu de l'épouvantement,
Vient, passe et disparaît majestueusement.

S'ils parlaient encore, ne diraient-ils pas à Garros : Toi seul es l'homme-oiseau... seul tu planes comme nous et voles plus haut que nous ?

Tous les records

Après le circuit d'Anjou, les victoires succèdent aux victoires ; Garros entasse record sur record : altitude, vitesse, durée, résistance, etc. Le premier de ces records, celui de la hauteur du 11 Octobre 1912, à Tunis, est remarquable par son caractère d'exactitude mathématique. L'aviateur est venu chercher du soleil à Tunis, beaucoup de soleil et il y trouve tout maussade, au dehors des menaces d'orage, en lui des évanouissements. Malgré ces conditions défavorables, il s'envole, convaincu de réussir. Et il s'élève à 5,610 mètres. Les choses se passent minute par minute exactement comme il l'avait prévu. L'astronome qui fait lever son étoile au ciel n'est pas plus exact, plus précis, dans ses calculs.

Records du vol maritime

En rentrant de Tunis l'idée lui vient d'un beau voyage : Naviguer en juin, il réconciliait Paris et Rome, les deux sœurs latines un instant refroidies : si maintenant en décembre, il faisait s'embrasser ces deux vieilles ennemies : Rome et Carthage. Et voilà qu'en trois escales, il exécute ce voyage inouï de Tunis à Rome : 1.200 kilomètres dont 600 au-dessus de la mer !

Ce n'est que le prélude d'un voyage plus extraordinaire encore : la traversée de la Méditerranée : 800 kilomètres d'un seul vol ! C'est le 23 Septembre que s'accomplit cet événement capital dans l'histoire de l'aviation sportive, et perpétué par deux monuments élevés à Garros : à St-Raphaël et à Bizerte.

La traversée de la Méditerranée

Le départ de cette expédition unique composée d'un seul homme, sans flotteurs de sécurité, sans torpilleur d'escorte — refusés par Garros — se fit avec la simplicité des grandes courses, relevée, égayée de la grâce française des lles. « Adieu Messieurs » dit Garros de son appareil à l'assistance, et se tournant vers une petite cousine : « Sois bien sage » lui fit-il de la main. La petite cousine, elle, n'était pas habituée comme lui, à dominer ses réflexes. Ces deux infinis bleus où s'enfonçait son oncle, l'un, au dessus, si clair et si radieux, l'autre, au dessous, si éclatant, ne chantaient espérance ni confian-

ce à son cœur : car les remous de l'atmosphère et les vagues sourdes de la mer se valent en perfidie et en trahison. Et puis, des caprices imprévus, il n'y en a pas seulement dans l'air et dans l'eau : la machine elle-même...

Péripétie tragique : Faire de son mieux

Et justement voilà que, à la hauteur de la Sardaigne l'aviateur s'aperçoit que son moteur s'est détaché. Quel parti prendre ? Atterrir ? c'est le salut certain. Continuer ? C'est la mort avec une chance de salut pourtant, mais c'est le devoir. Ce moment tragique fut pour Garros un moment de véritable détresse, dont il triompha par l'énergique résolution de faire tout son possible et de son mieux pour dompter la chance ou la gagner. Et il vainquit. A Bizerte, descendu de son aéroplane, il constata qu'une bielle de son moteur s'était brisée, qu'une moitié était tombée à la mer et que l'autre moitié avait tenu par miracle (*Revue de Paris*). Il avait été sauvé en faisant de son mieux.

Faire de son mieux, Mesdames et Messieurs, n'est-ce pas le seul et honnête moyen de réussir, de forcer le miracle, de créer en soi le divin ? N'est-ce pas ce que font tous les Français à cette heure : admirablement à l'avant, consciencieusement à l'arrière, partout où, dans les plus du drapeau qui les protège, ils voient luire le « devoir » qui les oblige ? N'est-ce pas ainsi qu'ils méritent de vaincre ?

« Faire de son mieux », c'est avec cette devise qu'un jeune homme de 24 ans a accompli ce prodige de grandeur humaine, réunir du bout de ses ailes deux continents, l'Europe et l'Afrique, alors que, pour les séparer, il avait fallu, disent les Anciens, toute la force du plus robuste de leurs dieux. Quels autels, quels temples les anciens n'auraient-ils pas dressés à Roland Garros plus fort que leur Hercule ?

Au Zénith de la gloire

Vous avez vu Garros à son aurore ; le voilà maintenant à son midi, à son apogée. Son nom a volé sur les lèvres des hommes et des femmes des deux mondes, des antiques Appenins aux Andes et aux Rocheuses. Il a vu de ses yeux les plus superbes décors de la planète et, sous les cieus les plus divers ressentit des frissons, des émotions inconnus, interdits au reste des humains.

Peut-il dépasser ce zénith, monter encore plus haut ? Oui, Mesdames et Messieurs. Il lui reste à battre un dernier record, celui du patriotisme celui qui mesure tous nos actes et nous classe définitivement ; il lui reste à faire pour la France ce qu'il a fait pour lui-même, à donner à sa gloire la consécration suprême, le dévouement à la Patrie. Et c'est le vœu le plus ardent de son cœur.

Le héros patriote

La Patrie a toujours été son plus cher souci !

Pour elle, il a perfectionné l'aéroplane, bercé d'abord comme elle, de rêves humanitaires. Par amour d'elle, ramené bien vite à la réalité vraie, au danger qui la menaçait, il a vu ce péril allemand si éloquentement signalé par un de nos plus clairvoyants compatriotes Edouard Le Roy et qui n'a été retardé de deux ou trois ans que par la crainte de l'aéroplane français. Pour elle, il a été des premiers à transformer l'aviation sportive en cause nationale, en exercice patriotique, à faire voir dans la conquête de l'air la défense des frontières et la protection de la terre française par les voies du ciel. Pour elle, il a demandé sans relâche des écoles modèles d'aviation, des mesures propres à conserver, à garantir à la France cette cinquième arme, si française comme l'épée, par sa légèreté et qu'elle a faite plus française encore par les victoires de ses aviateurs et par le sang mêlé d'azur qui les a payés. C'est pour elle enfin qu'il a ainsi résumé sa pensée : « L'aviation n'est pas seulement un sport : elle est l'orgueil du pays qui la pratique, et une arme efficace pour le jour où la guerre éclaterait ».

Il est arrivé, ce jour prévu par son patriotisme, et auquel il voulait préparer son pays. Lui, il est prêt, plus prêt que les autres. Et voilà pourquoi Garros, le premier aviateur civil, sera le premier aviateur militaire.

L'initiateur : L'inventeur.

Constatons-le avec une fierté nouvelle plus complète et plus haute. Ce sont des faits : tous les progrès qu'a réalisés l'aviation dans les neuf premiers mois de la guerre ont été l'œuvre de Garros. C'est lui qui a inauguré la chasse à l'aviation ennemi, c'est lui qui a eu l'initiative du bombardement par

aéroplane et l'a fait adopter non sans peine ; c'est lui qui a inventé la plus terrible machine de guerre aérienne, l'aviation avec mitrailleuse.

Vous dirai-je que cette dernière invention est née d'un mot qui rappelle ceux de Jeanne d'Arc. « Notre armement s'est trouvé insuffisant » constate-t-il sous les feux meurtriers des appareils allemands blindés. Et de ce jour il n'a ni repos ni trêve qu'il n'ait remédié à cette insuffisance et doté la France d'un meilleur avion de combat. Après des mois et des mois de travail, d'études, d'expériences, de recherches fatigantes entravées par des difficultés de toute sorte, il trouve la mitrailleuse substituée à l'observateur et tirant à travers l'hélice.

Dans ce dispositif nouveau, l'aviateur opère seul, il est libre, à la fois pilote et combattant. Libre, seul responsable, c'est la devise de Garros. Il veut ne devoir qu'à lui seul le bien qu'il fait à sa patrie, à lui seul le mal qu'il fait à l'ennemi et courir seul les risques de mort et de gloire.

Le héros humain

Sublime abnégation d'une âme vraiment grande, « que tout le grand ciel bleu ne pourrait pas emplir » d'un héros véritable, parce que véritablement humain ! Aussi de quelle affection mêlée de vénération n'est-il pas entouré par ses camarades de la fameuse escadrille M. S. 23, les vrais frères des airs ! Comme ils sont heureux de combattre avec lui ou sans lui, devenu très vite leur chef ! Comme ils sont fiers de ses éloges ! Qui ne voudrait lui ressembler ? Il est si parfait soldat, au rapport de son capitaine même.

« Garros, dit celui-ci, est le soldat le plus soumis, le plus discipliné. Il ne se plaint jamais, il est toujours prêt à toutes les besognes et aux missions les plus difficiles, les plus périlleuses ». Qui ne l'aimerait ? Il est si modeste, si dévoué, d'un esprit si large, d'un cœur si généreux, d'une âme si haute et si pure, de cette hauteur, de cette pureté des régions célestes qu'il fréquente. N'est-ce pas cet ensemble de qualités viriles et douces qui respire en ce visage, sous l'habile pinceau d'une noble artiste ?

L'aviateur militaire, terreur des Boches

Je ne vous dirai pas avec quelle fougue toute paternelle il s'élance à toute heure, de tout lieu, par n'importe quel temps, et vole sus aux Boches ; je ne vous dirai pas avec quelle audace il les attaque, bravant toutes leurs rafales de mitraille, de balles et d'obus, ni avec quelle tenacité, mêlée d'adresse, si les poursuit jusque dans les nuages, où il les force au combat. Il est passé maître dans cet art de leur faire la chasse et de les abattre.

Je ne le suivrai pas à 3 et 4.000 mètres dans le ciel, car il me faudrait imaginer ces duels aériens, étranges, fantastiques, qui n'ont de témoin que les adversaires et qu'aucun d'eux ne raconte : les Boches, parce que les morts ne parlent plus, le Français parce que les Garros ne parlent pas de leurs exploits. Seule la carcasse du zeppelin et les cadavres des aviateurs boches attestent à ceux d'en bas le drame d'en haut.

Derniers exploits. Les coups de la fin

Heureusement, Mesdames et Messieurs, grâce à d'aimables possesseurs de journaux et de revues, qui m'ont permis de vous dire tout ce que vous venez d'entendre, je puis vous citer exactement les derniers exploits de Garros, vous faire assister à ses coups de la fin ! Avec sa Durandal qui vous le savez, pourfendait à la fois cavalier, selle et chevaux, le preux Roland n'en donna jamais de pareils. Il est vrai que les Boches sont pires que les Sarrazins qui n'en voulaient qu'à la civilisation chrétienne du VIII^e siècle ; les Boches, eux, veulent détruire la civilisation française du XX^e siècle, le plus noble effort de la raison humaine, depuis qu'il y a des hommes qui pensent et qui aiment.

Comme il s'annonce gentiment, magnifiquement pour Garros ce mois d'Avril 1915, dont chaque jour est marqué, illustré par une prouesse nouvelle ! Avec quelle maîtrise il joue de son engin de destruction, terreur des Boches. Quel splendide début d'épopée que les combats que vous allez voir et voir !

Le matin du 1^{er} Avril Garros abat un avion et obtient cette citation à l'ordre de l'armée, signée Foch. « Aussj modes-

te que brillant pilote, il n'a jamais cessé de donner l'exemple du plus bel entrain. Le 1^{er} Avril a abattu un avion ennemi au cours d'un combat aérien ».

La nuit de ce même jour il lance deux obus de 155 sur la gare d'Ostende et y fait de grands ravages.

Le 6, il tire 8 balles sur un avion qu'il met en fuite et force deux autres à atterrir.

Le 16, croisant sur Ypres deux aviateurs qui faisaient du réglage de tir, il met le premier en fuite et abat le deuxième dans les lignes allemandes, en vue des tranchées anglaises.

Son audace croît avec ses succès. Le 18, il part en patrouille de chasse, comme à son habitude, sur un monoplane muni d'un moteur de 80 chevaux. Il aperçoit un train qui passe sur la ligne Ingelmunster-Courtray. Excellente occasion d'utiliser ses bombes. Il est à 3.000 mètres de hauteur, il descend à 50 mètres du sol et laisse tomber une bombe qui fait un énorme trou dans la voie. Mais les sentinelles boches l'ont aperçu : elles tirent presque à bout portant. Garros insouciant du danger lance une seconde bombe qui met le feu au convoi, puis il remonte sous un feu nourri de balles jusqu'à 700 mètres.

Malheureusement une balle a atteint son moteur qui se désintègre. L'appareil oscille : Garros le redresse et réussit à descendre en vol plané.

La Capture

Mais à peine a-t-il touché terre que se voyant sur le point d'être pris il incendie son avion. Il s'enfuit et réussit à se cacher dans une maison de paysans. Contraint d'abandonner ce refuge, il gagne la campagne, mais des soldats lancés à sa recherche parviennent à le découvrir caché dans un fossé et le font prisonnier.

Une récompense de 100 marks fut remise à ceux qui avaient capturé la plus noble figure de l'aviation française.

Heureux les Boches de n'avoir plus à fuir devant leur plus terrible adversaire ! Mais quelle douleur pour la patrie de voir ainsi arrêté au milieu de sa moisson de trophées cet infatigable faucheur d'avions boches.

La capture de Garros produisit en France l'émotion que nous avons éprouvée nous-mêmes ici. Tous comprirent la grandeur de la perte qui atteignait la Défense Nationale en une de ses plus brillantes et plus vaillantes unités de combat. Les gamins auprès de qui Garros était très populaire, qui auraient voulu « qu'il fût habillé en or » en raison de son mérite, refusèrent de croire à ce malheur : « Garros prisonnier ! C'est une blague ! Ils l'auront pas ! disaient-ils... » Ils l'ont eu, hélas !...

Notre douleur n'eût d'égale que celle que nous avons ressentie quelques mois auparavant à la fausse nouvelle de sa mort. Plus que jamais nous pensâmes alors à cette statue qu'un de nos honorables compatriotes M. R. de Couder dans un appel vibrant de patriotisme avait réclamée pour le héros qu'il appelait à si juste titre le « Bayard du Firmament. »

Captivité et délivrance

La captivité de Garros, pour la légende, c'est le crépuscule du Dieu ; pour nous, c'est bien pis : c'est la nuit, c'est le tombeau, dans ces cachots, dans ces souterrains où la barbarie allemande se venge en privant l'oiseau de France, l'oiseau des tropiques, d'air, de chaleur, de lumière, de soleil, de son soleil. Je vous épargnerai l'horreur de descendre dans ces nouveaux cercles d'inférieures souffrances. Vous y verriez pourtant le prisonnier, martyr de la patrie, aussi indomptable aux violences, aux cruautés de ses bourreaux, à six mètres sous terre, que vous l'avez vu indomptable aux éléments à 3.000 mètres dans les airs.

Enfin, après 35 mois de tortures physiques et morales, Garros a réussi à briser ses chaînes : l'alouette française échappée aux serres de l'aigle germanique a repris son vol dans le ciel libre de sa patrie, à la grande joie du monde civilisé.

Vous vous rappelez de quelle profonde allégresse la nouvelle de cette évasion a fait tressaillir notre terre créole tout entière, et jusqu'à ceux qui ne sont plus, mais qui l'ont faite ce qu'elle a été et ce qu'elle est encore.

Apothéose

Restons tout entiers à cette allégresse patriotique. Si grande en effet, est l'œuvre de ce créole qui, de partout, du plus haut des airs, et du plus près du sol, a défendu contre la

barbarie savante, le plus beau patrimoine humain, les trésors de la raison et de l'âme française, sous toutes ses formes. Rendons lui un hommage à la hauteur de ses services et de son héroïsme. Associons à notre admiration et à notre reconnaissance tous les noms de ce pays qui ont augmenté ce patrimoine et enrichi ces trésors de bonté et de beauté par leur esprit et leur cœur et qui ont mérité celui de prince ces ou de rois comme Garros a mérité celui de prince par la bravoure et de roi de l'air. De ces illustres qui nous ont fait connaître au monde intellectuel du dehors, comme lui nous a fait connaître au monde entier, formons un cortège de ce monument idéal que nous lui dressons. Evoquons leurs noms connus, aimés : Parny, prince de l'Élégie, Lislet Geoffroy, correspondant de l'Institut de France, prince des Mathématiques, Amiral Bouvet, prince de la Marine, Colonel Bonnier prince de la Colonisation, Général Rolland prince de l'Armée, Joseph Hubert, Docteurs Auguste Vinson et Jacob de Cordemoy, princes de l'Histoire naturelle ; Leconte de Lisle, roi de la Poésie ; Léon Dièrx, prince des Poètes ; Théodore Drouhet, prince de l'Université ; Edouard Hervé, prince du Journalisme ; Louis Bruinet, prince de la Politique ; Charles Hoareau des Ruiseaux, prince de l'Administration Coloniale ; enfin celui à qui la France doit le ravitaillement de ses troupes par le Cheptel de Madagascar, François de Mahy et son gendre le Commandant Imhaus, rois du Patriotisme : voilà pour les morts ; parmi les vivants, Docteur Guyon, prince de la Chirurgie ; Joseph Ruben de Couder, prince du Droit ; Dureau de Vaulcomte, prince de l'Éloquence ; Nancy Verne et Blanche Pierson, princesses de l'Art dramatique ; Juliette Dodu, reine du Patriotisme ; Gabriel Guist'hau, prince du Barreau et de la Tribune ; Emile Dejean de la Bâtie, prince de l'Enseignement ; Amiral Lacaze, prince de la Marine ; Joseph Bédier, prince de la Philologie et de la Critique ; Marius-Ary Leblond, princes de la Prose française.

Tous, ceux que j'ai nommés et ceux que j'ai oubliés, rassemblez-les sous les ailes du compatriote illustre qui a sauvé de la destruction tout ce qu'ils ont réalisé d'utile et de beau et qui leur a conservé leur petite patrie en défendant la grande. Ses ailes ont assez d'envergure pour abriter trois siècles de gloire créole, elles qui ont réuni deux continents.

— Un dernier mot, Mesdames et Messieurs, pour terminer cette trop longue conférence.

Féroraison

Il y a plus de cent cinquante ans (une voix éloquente [D' Auber] nous le rappelait hier) la France étoit en guerre avec une nation puissante, maintenant son alliée cordiale, dévouée.

Comme la Réunion d'aujourd'hui, notre Bourbon d'alors, fournit à la Mère Patrie son contingent de vaillants défenseurs. Un cri de commandement a perpétué à travers les générations leur immortelle bravoure « Créoles de Bourbon dans les lunes ! »

Le lourd navire d'autrefois a été transformé par la science en une nef aérienne, légère, ailée. Sur cette nef, haut dans les haubans, la France a vu naguère combattre pour elle, un créole de la Réunion. Et quand la postérité parlera de cette guerre, la plus grande qui ait ensanglanté la Plaine (souhaitons que ce soit la dernière) elle nommera Roland Garros. Professeur d'aviation à cette heure, après avoir contribué de tout son être à la victoire du Droit désormais certaine, puisse-t-il avec l'aide de ceux qu'il forme, hâter encore la paix que l'univers attend anxieux, cette paix française, que la France annonçait au monde, il y a cent vingt neuf ans, en ces trois mots : Liberté, Égalité, Fraternité ; cette paix humaine, que la haute et souveraine raison du Président Wilson a formulée en termes catégoriques et décisifs, celle qui doit sortir de ce long bain de sang et de larmes, vraiment épurée, définitivement triomphante, pour assurer aux hommes une vie meilleure par la justice et par l'amour.

Vive Garros ! Gloire à jamais à lui.

M. GUIGNARD.